

MORSURES

ISBN 979-10-90177-16-1
dépôt légal avril 2019

LUC JORAND

MORSURES
nouvelles

La Ligne d'ombre

HISTOIRES NATURELLES

HISTOIRES NATURELLES

LE VIEUX HIBOU

À la ferme vivait un vieux hibou. Comme son arbre avait été déraciné, suite à une arrivée massive de volailles pour lesquelles on avait dû défricher une partie de l'enclos, il avait trouvé refuge chez une dinde qui s'était, de son propre chef, intronisée maîtresse de l'endroit. Le hibou la trouvait bien un peu sotté et un peu tapageuse, mais il se disait qu'après tout, cette dinde pourrait lui être utile.

Il fomentait en effet mille projets de vengeance : les gens de la ferme n'avaient-ils pas été injustes avec lui ? Pourquoi, par exemple, le laissait-on de côté, lui qui, depuis si longtemps, n'avait eu cesse d'aider chacun de ses conseils ? Et il était d'autant plus méritoire de sa part d'avoir pris part aux affaires d'autrui qu'on ne lui avait jamais rien demandé. N'était-ce pas là le signe d'une action réellement désintéressée ? D'une sollicitude toujours renouvelée ? Il

est vrai qu'on avait fini par l'élire, pour lui faire plaisir, archichancelier de la ferme : c'était lui qui, à ce titre, veillait au recrutement des nouveaux animaux. Mais n'était-ce pas là une maigre consolation ?

Aussi avait-il décidé, en sa fonction d'archichancelier, de n'admettre plus à la ferme que poules, dindes et dindons. Une paonne, parée de mille couleurs, était même venue, il y a quelque temps, soutenir, fût-ce en qualité de simple stagiaire, la gent volatile. Ce n'était pas que le hibou apprécîât particulièrement la volaille : mais il était décidément impossible de faire affaire avec le lion, son principal adversaire (toujours soupçonné de vouloir croquer quelque cuisse de poulet), avec l'âne, qui bréait sans cesse et que la ratte avait déjà circonvenu, ou avec le bélier, jadis complice des menées d'un éléphant qui s'était introduit dans la ferme et en était sorti, Dieu merci ! sans trop faire de dégâts.

Le problème de maître hibou était que les animaux commençaient à se plaindre de cet afflux de volaille. Certains allaient jusqu'à soupçonner une entreprise de grande envergure, visant à faire de la dinde la reine du lieu. La ratte, qui travaillait toujours à devenir Grand Cordon, se montrait très méfiante ; le lion faisait entendre de sourds rugissements ; il n'était pas jusqu'à la belette qui, pourtant discrète, n'allât secrètement s'indigner des procédés du hibou : « Il est clair, disait-elle, que les bêtes à plumes tentent de prendre le contrôle de la ferme, au détriment des animaux à poil. » Cette idée, qui fit rapidement son chemin, circula dans toute la ferme et, bientôt, l'on ne parla plus que de la querelle des bêtes à plumes et des bêtes à poil.

Le hibou, démasqué, décida de mettre les bouchées

doubles. «Je suis vieux, avoua-t-il un jour à la dinde, et je vais devoir céder la place. Il serait dangereux qu'une bête à poil prêt la place d'archichancelier: aussi devons-nous songer à quelque moyen d'assurer de manière définitive le triomphe de la gent plumée.»

«Nous pourrions décréter, proposa la dinde, que ne seront admis à la ferme que les animaux qui savent voler. Vous le faites vous-même très bien.»

«C'est un peu dangereux, répliqua le hibou. Car si je vole effectivement très bien (et l'âge, en ce domaine, semble avoir accru mes facultés) vous-même pourriez difficilement faire une démonstration de vos talents. Chacun sait que vous volez très bas.»

C'était vrai. La dinde rougit. Elle se souvint qu'une fois, ayant voulu voler plus haut que d'ordinaire, l'émotion avait été telle qu'elle avait pondu un œuf, sans crier gare.

«Ce qu'il faut d'abord, reprit le hibou, c'est nous assurer, au sein de la gent poilue, un certain nombre de complicités. La ratte, par exemple, pourrait être intéressée par une alliance objective: nous l'aidons à devenir cordon, et elle rassure en contrepartie la gent poilue sur notre honnêteté. Pour la belette, c'est encore plus simple: il suffit de lui promettre de devenir archichancelier pour qu'elle cesse de se plaindre de nous.»

«Mais, s'indigna la dinde, je ne tiens pas du tout à voir la belette...»

Le hibou l'interrompit:

«Vous lisez décidément mal vos fables. N'avez-vous jamais appris que les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent? Une fois la belette acquise à notre cause, nous pourrons agir à notre guise. Ce sot animal pourra

difficilement se plaindre auprès de ses congénères poilus, qu'il aura déjà trahis, et nous n'aurons aucune peine, auprès des plumés, à faire valoir l'impossibilité de cette alliance contre-nature.»

La discussion continua sur ce ton. Il fut convenu qu'on agirait d'abord de nuit, afin de favoriser les entreprises du hibou, lequel, c'est un fait connu, n'aime pas la pleine lumière. La dinde toutefois eut une dernière inquiétude :

« Mais ne pensez-vous pas que les bêtes à poil risquent de se méfier ? À plusieurs reprises déjà, vous eûtes des ennuis. Le fermier est lui-même intervenu, souvenez-vous, pour exclure le jar et la paonne, que vous aviez fait admettre. »

« Nous les avons pourtant repris, et ils sont des nôtres aujourd'hui, rectifia le hibou. Et puis, ma chère dinde, laissez-moi vous dire une bonne chose : ces bêtes à poil sont réellement très bêtes, et nous n'aurons guère de mal à les plumer. Elles croient généralement tout ce qu'on leur raconte, et, quand elles protestent, nous avons déjà fait nos affaires. Croyez-moi : c'est la rapidité qui décide de tout. Vous savez que c'est là ma devise, et combien j'ai toujours été vif et énergique. »

La dinde rougit de nouveau. Elle pensa subitement que, pour une fois, le vieux hibou pouvait bien avoir raison.

LA RATTE

Dame Ratte, bientôt parvenue à la fin de sa vie, eut une dernière ambition : elle voulut être reine de basse-cour. La chose, elle le savait, ne serait pas facile : combien d'efforts lui avait-il déjà fallu pour imposer Cyrat, son fils, à

l'assemblée fermière! Et elle avait eu besoin d'une certaine constance pour faire admettre Pierrat, son vieux mari, au concile porcin. Une occasion toutefois se présentait: le Grand Cordon de la ferme devait être élu dans les semaines suivantes. Et ce titre, outre l'honneur qu'il procurait, valait son pesant de fromage!

Le problème était simple: dame Ratte n'avait devant elle qu'un obstacle, un seul. Mais il était de taille, puisqu'il s'agissait du lion. Il lui fallait donc trouver des alliés pour parvenir, lors du prochain conseil, à écarter toute tentation léonine.

Elle se tourna d'abord vers la dinde. C'était là un morceau de choix: «Je sais bien, lui dit-elle, que vous avez eu hier soir une entrevue avec le lion. Mais les dindes et les lions peuvent-ils se convenir? A-t-on jamais entendu parler d'une telle association? Qui plus est, vous n'êtes pas la première dinde venue et, si j'osais, je vous nommerais moi-même, sans la moindre hésitation, la reine des dindes et des dindons.» La dinde se rengorgea, rattrapant à temps une goutte de sueur qui lui tombait des plumes.

«Et puis, continua dame Ratte, n'avez-vous jamais songé que vous risquez un coup de griffe? Les lions ont mauvaise manière, et celui-là est bien le moins avenant de tous. Jamais aucune lionne, d'ailleurs, ne s'est attachée à lui. N'est-ce pas là la preuve d'un égoïsme foncier, dont vous auriez tout à craindre, s'il venait à devenir Cordon?»

Dame Ratte s'émut. Elle songeait sans doute aux petits lionceaux qui, des limbes, attendaient encore vainement quelque secours de leur père. «Vraiment, acheva-t-elle, peut-on nommer Grand Cordon quelqu'un qui refuse ainsi de livrer sa bourse?»

De fait, la dinde n'avait jamais aimé le lion. Encouragée dans sa défiance par le vieux hibou dont elle soignait les vieux jours et une mante très religieuse qui avait trouvé refuge dans son poulailler, elle n'avait eu avec la gent léonine que des rapports lointains, entachés sinon de malveillance, du moins d'une méfiance certaine.

«Mais qu'aurons-nous à gagner, hasarda-t-elle, sous un gouvernement de rats?»

«Vous n'aurez du moins rien à perdre, reprit la vieille rusée. Regardez-moi : je suis vieille, toute flétrie, et n'ai plus longtemps à vivre. En me choisissant pour Grand Cordon, vous vous donnerez le temps de préparer ma succession, et, qui sait, peut-être vous-même...»

La dinde, de nouveau, se rengorgea. Elle en vint presque à rosir. Une autre goutte de sueur alla s'écraser dans la poussière de la grange, où se tenait le conciliabule.

«Oui, bien sûr... Mais si nous perdons? Qui nous assurera que ce lion?...»

–J'en fais mon affaire, assura dame Ratte. Fiez-vous à moi. Rappelez-vous que, sans moi, ce lion n'aurait jamais pu sortir de son filet. C'est la fable qui l'affirme, et vous pouvez la croire.

–Mais imaginez que l'âne, par exemple...»

L'argument était valable. Il fallait avant tout convaincre l'âne. Non qu'il eût plus de poids que la dinde ou tout autre membre du conseil : mais on avait déjà remarqué qu'il lui arrivait, dans telle ou telle discussion, de brusquement changer d'avis, et de faire pencher la balance.

La vieille ratte eut le temps de l'entreprendre avant le déjeuner. L'avoine était déjà versée : l'âne la vit entrer avec surprise. Il s'y mêlait sans doute une pointe d'inquiétude,

les rats étant bien connus pour dévorer l'avoine des ânes et ronger jusqu'à leur mangeoire, afin de les faire périr de faim.

«Paix, ami, commença dame Ratte. Je viens en alliée.»

L'âne se renfrogna. Il avait déjà fait, dans sa vie d'âne, plusieurs mésalliances, et il ne lui était jamais venu aux oreilles que les rats se plussent à fréquenter les ânes.

«Songe un peu, lui dit-elle, combien l'histoire t'indique ton devoir. Est-ce donc aux ânes à favoriser l'entreprise des lions? Qu'une maladie survienne à la ferme, et ton compte est bon. Et d'ailleurs, cette avoine qui est là, est-elle bien la tienne? Le lion n'aura aucune peine à prouver le contraire.»

L'âne, qui était honnête, protesta.

«Impossible, dit-il. Les lions n'aiment pas l'avoine. Tout le monde sait qu'ils sont carnivores. Et jamais aucun félin ne m'a disputé mon repas.»

«S'il aime la viande, il pourrait donc te manger toi-même et laisser là ton avoine, renchérit la ratte. Après tout, les loups mangent les agneaux. Pourquoi les lions ne dévoreraient-ils pas les ânes?»

L'âne réfléchit. Il trouvait le lion plutôt sympathique, et l'idée qu'il était lui-même comestible ne lui avait pas encore traversé l'esprit. D'un autre côté, se prononcer totalement pour dame Ratte, c'était risquer d'encourir la colère du lion: on votait en effet à patte levée dans le petit monde de la basse-cour.

Il promit d'examiner avec plus d'attention les promesses de dame Ratte. Celle-ci se retira en maugréant: «Décidément, pensa-t-elle, on ne peut rien attendre d'un âne. Il faudra pourtant que j'entreprenne encore celui-là.»

LE PUTOIS

Le putois était fort embarrassé. Les animaux de la ferme avaient bien consenti, après de nombreuses vicissitudes, à ce qu'il s'inscrivît comme membre de la petite communauté, mais il lui était interdit de participer aux délibérations de l'assemblée générale. Non qu'on se défiât de son jugement ou qu'on voulût mettre en doute ses aptitudes intellectuelles: le putois était en effet réputé pour être encore plus voleur que la pie et plus habile que le hibou, ce qui lui conférait en rouerie, et donc en intelligence, une certaine aura. Mais il dégageait une odeur voisine de celle que Pierrat, le mari de dame Ratte, exhalait lorsqu'il ouvrait la bouche, pour tenter de s'exprimer. Encore était-on à peu près tranquille, sur ce point, avec le vieux Pierrat: dame Ratte l'interrompait la plupart du temps avant qu'il se fût livré, et il avait rarement quelque chose à dire. Rien de tel avec le putois, qu'on détectait avant même qu'il parlât.

Il décida donc de s'en remettre à la dinde, qu'il soupçonna pouvoir lui être utile. La dinde, de son côté, se disait qu'il lui serait facile de déstabiliser ses adversaires: il lui suffirait d'envoyer le putois en ambassadeur dans les réunions où elle craignait quelque déconvenue. Suffisamment adroit, le putois était en mesure de démêler le vrai du faux, et d'éviter les pièges qui pourraient lui être tendus; et quand la dinde viendrait à le remplacer, ne lui serait-on pas reconnaissant d'avoir soulagé la communauté de l'obligation d'endurer pareille odeur? La dinde, en un éclair, comprit que le moment était venu d'essayer Chenil 48, le parfum de ses rêves. Nulle crainte qu'on vînt l'accuser d'être coquette, ou de puer la cocotte: le contraste parlerait assez fort pour elle.

La dinde et le putois passèrent contrat. Ils décidèrent de se succéder aux réunions importantes, à celles surtout où serait assemblée toute la gent fermière. Il fallait absolument qu'on les vît l'un et l'autre, qu'on sût qu'ils étaient alliés.

«Toutefois, ma commère, déclara un jour le skunks, vous avouerez que je ne suis pas encore au fait des affaires de la ferme. C'est bien naturel: ma jeunesse ne s'est pas passée au milieu des poules, des dindes et des dindons. Une période d'apprentissage me semble donc nécessaire.» La dinde eut beau lui assurer que ses qualités naturelles le dispensaient tout à fait d'une période d'essai, le sot animal ne voulut pas en démordre.

«Vous aurez beau dire, je vous accompagnerai partout. Aussi bien avons-nous décidé de ne pas déguiser notre alliance: nul ne s'étonnera donc de nous voir toujours ensemble. Et puis, j'apprendrai beaucoup en restant à vos côtés. N'insistez pas, ma décision est prise, et je vous suis désormais comme votre ombre.»

La dinde eut beau dire, rien n'y fit. Ce qu'elle craignit arriva: lentement mais sûrement, les animaux de la ferme se détachèrent d'elle, et allèrent du côté du lion, qui fut élu Grand Cordon. Elle en pondit, ce jour-là, trois œufs de dépit. Qui plus est, de mauvaises langues insinuèrent qu'elle n'avait guère plus mauvaise odeur qu'auparavant. «Je l'avais bien dit, proféra la mante, il ne fallait pas introduire de bêtes à poil là où doivent régner les bêtes à plumes.» La paonne, qui cherchait à être habilitée animal de qualité supérieure, et qui ne voyait pas sans un certain plaisir les difficultés de la dinde, l'approuva hautement.

LA TRUIE

Un nouvel animal venait d'arriver à la ferme. À la vérité, on avait eu du mal à distinguer, au début, s'il s'agissait d'une bête à poil ou d'une bête à plumes. Son corps, déjà enveloppé d'une graisse jaunâtre, était en effet maculé d'une boue épaisse. Qui plus est, une fumée âcre lui sortait du groin et empuantissait l'atmosphère. Elle allait jusqu'à couvrir l'odeur du putois, qui s'en montra jaloux.

«Regardez-la, se plaignit-il un jour (car on avait finalement appris qu'il s'agissait d'une truie, laquelle avait fui son sud-ouest natal, de peur de finir en jambon), mais regardez-la donc! À peine arrivée céans, et la voilà qui entend tout régenter! Amie avec la dinde, amie avec le lion, mais sans qu'on ait encore appris s'il s'agissait d'un animal à poil ou d'une bête à plumes!»

La truie faisait valoir sa neutralité. «Je ne suis pas d'ici, répétait-elle sans cesse; il ferait beau voir que je me mêlasse des querelles de la ferme.» Elle prétendait, d'ailleurs, ne rien comprendre aux histoires de bêtes à plumes et de bêtes à poil. «Tout ce que je souhaite, prétendit-elle un jour, c'est voir régner la concorde générale.» Après qu'on eut expliqué à la paonne ce que signifiait ce mot, il fut décidé que la truie, malgré son teint jaunâtre, serait incorporée au petit monde de la ferme.

Quelques jours plus tard, la dinde prétendit que la truie favorisait les bêtes à poil. «Il est clair, affirma-t-elle, que le lion est son complice.» Le putois, que son odeur tendait à mettre du côté des bêtes à plumes, bien qu'on le vît sans cesse à poil, confirma que la ferme avait fait une très mauvaise affaire. Le lion, déjà Grand Cordon, ne leur préparait-il pas, fort de cette nouvelle recrue, de nouveaux tracas?

De son côté le lion, qui, en son for intérieur, songeait à prendre sa retraite, avait d'abord vu arriver avec quelque espoir ce nouvel animal. Puis il s'était rendu à la triste réalité. « Rien de bon ne sortira de cette bête, déclara-t-il un jour, elle est par trop fumeuse ». La truie, qui entrevoyait l'hostilité naissante du lion, tenta bien de s'approcher du jar, qui se défendit longtemps d'avoir conféré avec elle. Mais la boue qui lui coulait des plumes, en d'inélegantes flaqes noirâtres, ne parlait pas en sa faveur.

Ce fut, dans la ferme, un malaise général.

L'affaire devint encore plus sérieuse lorsque la truie voulut devenir porte-parole de la petite communauté. « Ne suis-je pas la mieux placée pour trouver une solution aux problèmes qui vous opposent ? Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas née là, et l'on ne pourra pas m'accuser de prendre parti. Qui plus est, vous n'avez à redouter de ma part ni coup de patte, ni coup de griffe, encore moins quelque ruade ou quelque coup de corne. » Le lion fut embarrassé : il avait jadis été porte-parole, mais pouvait difficilement, en sa qualité de Grand Cordon, solliciter un nouveau mandat. La dinde, échaudée par l'aventure du putois, refusa de se frotter à la truie. « Je ne veux pas me salir dans ce genre d'affaires, déclara-t-elle, tête haute et pattes propres, telle est ma devise. » Quelqu'un songea bien à la candidature du putois, mais chacun redouta de devoir fréquenter le malodorant animal. Le lion regretta l'absence du bélier, et la paonne celle de l'ours, dont elle admirait en secret le magnifique pelage. La belette fut finalement élue, sans grande conviction, et sans même avoir été candidate. « C'est bien simple, proféra la mante, elle n'a jamais rien à dire. »

Quelques jours plus tard, la belette, à qui pesait cette

nomination, nomma la truie sa secrétaire particulière, et la chargea de relever les doléances de chaque animal. Mais tout allait bien, apparemment, dans le petit monde de la ferme, et la belette eut la surprise de constater que le rapport de la truie se présentait sous la forme d'une grande feuille blanche, totalement immaculée.

LA PAONNE

La paonne avait eu un certain mal, et même un mal certain, à s'établir dans la ferme. Son élection avait été invalidée par le conseil fermier en même temps que celle du jar : on prétendait en effet que le vieux hibou avait été circonvenu en faveur des bêtes à plumes. Or, quelles plus belles plumes que celles du paon ? D'aucuns disaient par ailleurs que la paonne ne serait d'aucune utilité dans la ferme, et que son élection était une pure rouerie. Ce à quoi l'intéressée avait répondu en faisant connaître l'étendue de sa queue.

Elle songeait depuis longtemps à se faire reconnaître animal de qualité supérieure. Les ADQS étaient seuls habilités à participer aux différents conseils fermiers, sous la direction du Grand Cordon ou de l'archichancelier. Le problème était qu'il fallait qu'un jury crédible fût constitué, afin de statuer sur les capacités intellectuelles de la candidate : or nul animal ne voulait se compromettre dans une affaire aussi sordide que l'habilitation de la paonne. On avait bien songé à ces alliés potentiels qu'étaient l'âne ou le chien : mais le premier se montrait plutôt réticent, et le second avait, du fait de son grand âge, d'inquiétantes pertes de mémoire. Il fut donc résolu de s'en remettre à

un tiers, et si possible un tiers qui ne connût la paonne ni d'Ève ni d'Adam.

L'ours fut proposé. Il était venu, une fois, à la ferme, et avait apprécié l'accueil du hibou. La dinde elle-même s'était entretenue avec lui. Il faisait bonne impression. C'était un animal qui n'était pas entaché de l'esprit procédurier qui, une fois déjà, avait tant nui à la paonne : il voyait tout au contraire les choses en grand, ou plutôt en gros, sans s'encombrer de détails. Bien sûr, on le disait ami du bélier, ce qui était toujours un peu suspect, et il avait échangé quelques propos avec le lion. Mais le hibou fit remarquer que c'était là sa meilleure carte de visite : comment pourrait-on soupçonner de partialité en faveur de la paonne un animal qui se disait ami du bélier et qui parlait aux lions ? L'argument était imparable.

Après qu'on l'eut entouré de soins et invité deux ou trois fois à des assemblées fermières voisines, où se trouvait toujours un émissaire de la paonne, l'ours accepta de se prêter au jeu. Il fut certes un peu surpris le jour où il s'entretint avec la candidate, et crut d'abord s'être trompé. Puis il se rendit à l'évidence : c'était bien avec ce sot animal qu'il lui faudrait composer.

La discussion dès lors s'engagea. La paonne apprit à l'ours le sujet de son habilitation, et ne manqua pas d'étonner le pachyderme.

« Comment ! vous voulez travailler sur le sacrifice ! N'est-ce pas là un sujet fort dangereux ? Je viens pour ma part de régions montagneuses, où ce genre de choses est peu connu. Mais je me suis laissé dire que le monde des fermes connaît, à intervalles réguliers, ces odieuses pratiques. D'ailleurs, nous sommes en décembre : ne craignez-vous pas qu'à force de penser au sacrifice, l'idée, par quelque

subtile communication, ne s'en vînt titiller l'âme du fermier ou de la fermière ? »

Le discours de l'ours recelait des mots inconnus, des expressions dont la paonne parvenait difficilement, malgré une forte contention d'esprit, à percevoir le sens. Elle se résolut néanmoins à tenter de répondre, et ouvrit la bouche.

« Vous êtes charmante », lui répondit l'ours qui jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LE CHEVAL

On avait bien remarqué, depuis quelque temps, que le cheval devenait irascible. Il n'avait cessé de critiquer chaque animal, de prendre tout le monde à parti, n'épargnant même pas les bêtes à poil, dont il s'était pourtant dit solidaire.

« Que produisez-vous d'utile ? fit-il un jour à la dinde. C'est à peine si vous savez pondre un œuf. » Le lion fut accusé de se perdre dans de vieux grimoires : « Que nous sert-il d'apprendre que les lions de jadis rugissaient d'un quart de ton plus haut que les lions d'aujourd'hui ? » Le jar fut jugé confus. Quant à la paonne, elle ne cessait de provoquer chez le cheval d'intenses éclats de rire, et c'était là chose véritablement inquiétante : car que pouvait-on bien trouver d'amusant chez la paonne ?

La truie seule avait trouvé grâce aux yeux du cheval. La fumée qui lui sortait du groin s'accommodait en effet des vapeurs que le cheval exhalait par la bouche ou par les naseaux. Il s'échappait de cette puanteur commune une vague harmonie, dont le cheval se félicitait. Il attribuait en effet ces fumées nauséabondes à l'intense activité

qu'il produisait, et qui serait de toute évidence utile à la communauté fermière. «Je me sacrifie pour vous tous, et l'on m'en tient rigueur». À ce mot de sacrifice, une bête à plumes songea bien à envoyer la paonne comme ambassadrice, mais le cheval repartit d'un violent éclat de rire : la secousse fut telle qu'on craignit, quelques secondes, qu'il se fût décroché la mâchoire.

Le putois se montra jaloux. «Les odeurs me regardent, proférait-il partout, et je comprends mal qu'on s'intéresse à ces fumées âcres». Il traita un jour le cheval de fumiste, et plaida pour qu'on reléguât la truie sur du fumier frais, afin qu'elle se purgeât. Mais rien n'y fit. La dinde avait pourtant plaidé en sa faveur, jugeant que ses odeurs parlaient assez pour lui, et qu'il fallait absolument qu'il fût incorporé au petit groupe fumeux. Elle acceptait même, à contre-cœur, de se séparer quelque temps de son compagnon. «C'est pour le bien de la ferme», dit-elle un jour, la larme à l'œil. Quand elle apprit que la truie et le cheval refusaient catégoriquement la présence du putois, elle en pondit un œuf de dépit. «Vous voyez bien, triompha-t-elle, que je ne suis pas complètement stérile.»

Le lion, inquiet par nature, le devint d'autant plus que la truie et son compagnon s'installèrent dans sa tanière. L'endroit était chaud et confortable, et ils y fumaient de concert, tandis que le lion fulminait de rage. «Tu n'es qu'une sale bête», lui lança le cheval, tandis qu'il protestait. «Et toi, lui lança le lion, tu n'es qu'un mauvais cheval.»

LA MANTE

La mante, un beau matin, se précipita chez la dinde. Le jar en effet l'avait instruite du prochain retour du bélier. C'était effroyable.

«Mais, s'enquit la dinde, êtes-vous bien sûre de votre information? Il se pourrait que vous eussiez mal entendu. L'autre jour déjà, vous soupçonniez l'éléphant de vouloir regagner la ferme. Dieu merci, c'était une fausse nouvelle: les murs de l'enceinte en ont néanmoins tremblé aussi fort que si cette catastrophe se fût réellement produite.»

«Hélas, répondit la mante, aucun doute n'est permis. Je tiens l'information du jar, qui avait entendu le putois en parler au cheval. Le putois l'avait appris du fermier, qui disait avoir revu le bélier, et s'être entretenu avec lui de son prochain retour. Vous voyez bien que l'affaire est grave: car si le bélier revient, il pourrait aider le lion à en finir avec la gent plumée.»

La dinde réfléchit. La mante, finalement, n'avait pas tort: chacun savait que le bélier était toujours, quoi qu'on fît, de mauvais poil. Qui plus est, il ne verrait pas sans une certaine aversion la paonne, qu'il détestait, devenue animal de qualité supérieure. La malheureuse créature risquait, à tout le moins, un coup de corne.

«Nous pourrions, déclara-t-elle, envoyer un ambassadeur au bélier, afin de pénétrer ses intentions. S'il se déclare ouvertement contre nous, nous le déplorerons, et donnerons notre ambassade en exemple, comme preuve de notre bonne foi.»

«Oui, répondit la mante, mais qui envoyer? Qui donc se risquera à aller conférer avec ce stupide animal? La paonne n'aura pas le temps d'ouvrir la bouche, le hibou n'en est

qu'à son troisième mois de sommeil, le jar s'est toujours tenu à l'écart de la gent cornue, le cheval et la truie ne sont pas fiables... Je ne vois que vous qui ayez l'envergure nécessaire. Et puis, en cas de danger, vous pourrez toujours vous envoler, et aller vous percher sur une branche.»

La dinde se montra perplexe. Non qu'elle refusât de se prêter au jeu : mais le bélier était un grand bouc, et elle-même, malgré tous ses efforts, n'avait jamais pu atteindre la branche la plus basse de l'enclos. Heureusement, une idée lui vint.

«N'est-ce pas le putois qui, le premier, a su la nouvelle? N'est-il donc pas normal que lui revienne l'honneur de cette mission? De plus, comme vous le savez, il suit depuis plusieurs mois, sous ma direction, les affaires de la ferme : n'est-il pas temps qu'il nous donne une démonstration de ses nouvelles compétences? Son odeur le protégera : car je ne vois pas le bélier risquer, fût-ce d'un coup de corne, d'entrer en contact avec le putois.»

La mante devina sans peine le jeu de la dinde. Elle était gagnante à tous les coups : si le putois réussissait, il serait reconnu apte à prendre, sans tutelle aucune, la direction des affaires qu'on lui confierait, et la dinde pourrait enfin se montrer sans son encombrant compagnon. S'il venait à périr sous les coups du bélier, c'était encore mieux : elle était à la fois débarrassée du putois, dont il suffirait, la larme à l'œil, de chanter quelque temps les louanges, et du bélier, qu'on ne manquerait pas de bannir de la ferme, après un tel forfait.

«Oui, vous avez raison, proféra la mante, il faut envoyer le putois. Je vous laisse lui apporter la nouvelle : aussi bien le fréquentez-vous souvent.»

La dinde, en voyant la mante s'éloigner, pensa bien,

une ou deux secondes, que les béliers écrasaient aussi les insectes de leurs sabots. «Après tout, se dit-elle (car il fallait qu'elle se lavât d'une pensée si honteuse) la mante ne sait ce qu'est une plume.»

LA MORT DU HIBOU

La nouvelle avait rapidement couru d'un bout à l'autre de la ferme: le hibou était mort. Certains disaient qu'il s'était étranglé à l'annonce d'un possible retour du bélier, parti gambader dans un pays voisin, et dont on n'avait plus de nouvelles. D'autres prétendaient qu'il s'agissait là d'un mauvais coup de la dinde, qui n'en pouvait plus de ne plus dormir, épiée, chaque nuit, par les grands yeux de son compagnon. Les plus médisants parlaient d'un projet de plus grande envergure, qui n'avait d'autre finalité que l'éviction complète des bêtes à plumes.

La mante, surtout, fut la plus féroce. «Qui aurait eu intérêt, parmi nous, à tuer le hibou? Il était de fort bon conseil pour la dinde et me gratifiait moi-même de ses judicieux avis.» Elle ne tarda pas à soupçonner un coup de patte du lion: «Encore n'a-t-il sans doute rien fait lui-même. Le courage, on le sait, n'est pas l'apanage des lions.» La dinde, qui partageait les soupçons de la mante, cherchait parmi les animaux à poil celui qui pouvait s'être fait le complice d'une telle perfidie. Mais elle eut beau regarder: tous les poils des bêtes qu'elle envisageait luisaient sous le soleil, sans qu'une plume de hibou vînt attester l'évidence du meurtre.

Le cheval fut alors soupçonné. Non qu'on lui prêtât quelque intention maligne: chacun savait qu'il était incapable de calcul, et souvent solitaire. Mais il avait toujours

montré la plus grande hostilité envers le hibou, proférant à son sujet des paroles étranges, disant de lui qu'il serait bientôt cuit, mais se refusant à le manger lui-même, si la chose arrivait. La mante avait d'abord négligé cette hypothèse du cheval, avant de s'en faire l'interprète la plus convaincue : « La fumée qui lui échappe des naseaux l'aura aidé à couvrir son forfait, déclara t-elle un jour, et il ne serait pas étonnant que la truie fût sa complice. » Le groin de la truie, en effet, dégageait toujours une odeur nauséabonde, et se perdait dans des volutes bleuâtres.

La dinde, que cette affaire troublait, vit dans la double hypothèse du cheval et de la truie l'occasion de clore les débats et de porter un coup supplémentaire aux bêtes à poil. Elle prit sa plus belle plume et écrivit une lettre anonyme, tout en imitant, autant que faire se pouvait, l'écriture de la truie. Elle y reconnaissait l'horrible forfait et promettait de recommencer, si l'on n'étendait à toute la ferme l'usage des groins fumeux. Elle colla le tout à l'entrée de la tanière du lion, afin de le compromettre.

« Je le savais, triompha la mante, comment peut-on faire confiance à un animal aussi sot que la truie ? Regardez cet infâme papier, il n'y a pas moins de trois fautes d'orthographe. » La dinde rougit, mais put se retenir de pondre, comme cela arrivait quelquefois, lors d'une trop grande émotion. Il fut décidé dans la ferme qu'on interrogerait la truie, soupçonnée d'avoir assassiné le hibou, pour quelque raison qu'on ignorait. Le cheval fut laissé de côté, de crainte d'une ruade : aussi bien était-il peu probable qu'il eût agi en secret, s'il avait été coupable. Il aimait en effet se glorifier du moindre de ses actes, bon ou mauvais, et la mort du hibou eût été prétexte à de longs hennissements de joie que, par bonheur, on avait évités.

Les animaux se réunirent donc et entourèrent la truie, qui patageait pesamment, dans son tas de boue. La dinde lui indiqua l'objet du concile. La paonne se perdit dans de longues explications, auxquelles elle-même ne comprit rien. Le lion rugit et le jar, pour se faire entendre, battit des ailes en poussant d'horribles glapissements. Ce fut alors que le hibou parut, demandant pourquoi on le réveillait si tôt, et surtout si fort, alors qu'il s'était promis de dormir plusieurs mois d'affilée, comme il pensait l'avoir mérité. La dinde, cette fois-ci, pondit son œuf. Le lion, qui pensait s'être débarrassé d'un de ses adversaires les plus coriaces, ne put cacher sa déception. Le jar, qui convoitait quelque dépouille du hibou, se promit d'attendre une nouvelle occasion. Tous se turent, et dévisagèrent le vieil animal, sans mot dire. «Décidément, proféra le hibou, bêtes à plumes ou bêtes à poil, vous êtes tous, je vous le dis, ennuyeux à mourir.»

TABLE

Histoires naturelles	9
Nouvelles genevoises	
Le barbecue	31
L'inauguration	39
Le sapin.....	47
Le platane	55
Meurtre aux Délices.....	65
Fausses nouvelles	
Deng Xiaoping est mort	111
Mon père est mort	117
Fausse route	129
Lettres mortes	
À Éd. F.....	173
Lettre à une dame au sujet de son ami et de certaines choses qu'il serait bon qu'elle sût	179